

NOTES DE LECTURE

Actes du colloque de Valence (avril 1992), *Sport et télévision*, Valence, Centre de Recherche et d'action culturelle, 1993, 152 pages.

Proposant les textes des interventions et de quelques discussions qui tentèrent, dans le cadre des Rencontres de Valence, de "décrire les liens et les complicités existant entre sport et télévision ainsi que les conséquences de cette interrelation" (p. 14), les actes de ce colloque *Sport et télévision* offrent aux lecteurs une pluralité de regards et de points de vue sur ces questions.

Donnant la parole, d'une part, à des analystes reconnus des phénomènes sportifs –d'inspiration et d'opinion bien différentes– (W. Andreff, J.-M. Brohm, J.-F. Nys, G. Vigarello, C. Bromberger...) et, d'autre part, à des journalistes, écrivains ou anciens sportifs, cet ouvrage propose diverses portes d'entrée et ouvertures réflexives en appelant au débat et à la confrontation. Relevons, sommairement et parmi de nombreux autres, deux axes interprétatifs particulièrement intéressants pour qui tente de comprendre, de façon dynamique et complexe, les rapports entre sport et télévision.

En premier lieu et dans un sens large, il y a la dimension politique. Ainsi, Ignacio Ramonet, après avoir rappelé, entre autres, les heurts interethniques très violents qui avaient opposé en mai 1990 les partisans du Dynamo Zagreb (Croatie) et de l'Étoile rouge de Belgrade (Serbie), montre que le sport, et en l'occurrence le football, peut porter au "paroxysme les crises entre nationalités; et que de plus en plus l'idée se répand que l'un des attributs de l'indépendance d'un État-nation est précisément l'équipe-nation dépositaire d'un énorme investissement symbolique et synthèse des «grandes vertus patriotiques»" (p. 32). Le spectacle sportif censé offrir, pour certains, "une image utopique de la démocratie où il y aurait égalité des chances au départ" (Jean-Philippe Domecq, p. 37) peut alors devenir, par sa construction télévisuelle, un vecteur central du développement des logiques d'appartenance et d'exclusion. Les rapports qui se tissent dans le carré "sport-télévi-

sion-argent-pouvoir” peuvent, dès lors, être conçus comme des enjeux démocratiques, symboliques et collectifs majeurs.

Deuxième axe: la spectacularisation. Mettant l’accent sur les processus de marchandisation et de reproduction sociale véhiculés par le sport, Jean-Marie Brohm soutient que “le spectacle sportif n’existe pas par lui-même; or les journalistes sportifs, les sponsors ou les athlètes pensent qu’il existe selon ses propres modalités; non le spectacle sportif renvoie à la totalité des aspects d’une société” (p. 41). C’est lui aussi, dans cette vision du sport conçu comme fait social total, qui développe une analyse marxiste et envisage le sport comme un système méritocratique où la télévision manipule les émotions en proposant aux téléspectateurs des images “quasi sacrées, rituelles, divines” (p. 95). Christian Bromberger, de son côté, nuance, tempère, complexifie cette vision critique et désenchantée en faisant le pari, que nous qualifions volontiers d’ethnométhodologique, que les amateurs de sport ne sont pas des “idiots culturels” “incapables de distance critique sur le monde qui les entoure et que leur ferveur emprisonnerait dans l’illusion” (p. 114). Ne pas réduire le sport aux seules logiques de marchandisation et de célébration des appartenances, c’est aussi le point de vue défendu par Christian Montagnac du journal l’Équipe qui plaide cependant pour que le sport soit discuté, critiqué, mis en cause par les journalistes sportifs qui sont ainsi appelés “à se méfier davantage des mots et à ne pas les lancer à la légère” (p. 91).

Abordant de nombreuses autres questions comme la responsabilité des journalistes, les effets des discours médiatiques sur le développement de la violence (extra)sportive ou encore la construction des représentations que les médias proposent au public et qui participent à la constitution-diffusion de nouveaux types de récits sportifs et d’une forme de temporalité sociale construite sur les grands rendez-vous sportifs télévisés, *Sport et télévision* cumule les avantages et les inconvénients propres à la publication d’actes de colloque. En effet, si le lecteur peut se réjouir de la pluralité et de l’interpellation réciproque des approches présentées, il devra cependant se contenter de propos souvent rapides et généraux qui mériteraient sans aucun doute, dans un autre cadre éditorial, approfondissement et surcroît de problématisation appelant, probablement, un recentrement des perspectives.

Gérard DERÈZE

Michel AUTHIER et Pierre LÉVY, *Les arbres de connaissances*, Paris, La Découverte, coll. Essais, 1993, 174 pages.

Il s’agit, comme dans les livres précédents de Pierre Lévy, d’explorer les possibilités de l’informatique sur le plan de la connaissance. Dans *Les technologies de l’intelligence* (Paris, La Découverte, 1990) et dans *L’idéographie dynamique* (Paris, La Découverte, 1991), P. Lévy nous invitait à réfléchir aux changements dans nos manières de percevoir, raisonner,

connaître, communiquer, que peuvent entraîner les nouvelles techniques de traitement de l'information.

Cette fois, en compagnie de Michel Authier, Pierre Lévy nous invite à une interrogation pleine d'intérêt sur ce que pourrait devenir l'acquisition et la validation des connaissances grâce à l'informatique.

Aujourd'hui, le savoir devient une question d'identité. Il se crée sous nos yeux un "espace du savoir", dont dépend, bien sûr, l'économie, mais aussi, ce qui est d'une plus grande portée, l'identité même des individus. "Or, si presque chacun porte un nom (alliance et filiation), possède, sinon des terres, au moins une adresse (inscription territoriale), est sujet d'un État et participe peu ou prou à la consommation marchande, une majorité d'individus ne disposent d'aucun moyen pour se repérer dans l'espace du savoir" (p. 93). Tel qu'il est organisé aujourd'hui par l'école et l'Université, le système de reconnaissance des savoirs a surtout pour effet de créer un partage radical entre ceux qui savent (les diplômés reconnus par l'institution) et ceux qui ne savent pas (les ignorants qui n'ont pas pu franchir les examens-barrages organisés par l'institution).

Un tel système ignore la plupart des savoirs empiriques (les savoirs de vie) élaborés et transmis par l'ensemble de l'humanité et prive beaucoup d'individus d'une véritable identité cognitive. Il faut inventer un nouveau système sur base de ces trois principes:

1. Chacun sait: du fait qu'il a vécu, tout être humain sait quelque chose.
2. On ne sait jamais: personne ne peut disposer de l'entière des savoirs qui circulent.
3. Tout le savoir est dans l'humanité: "Je ne sais pas, mais l'autre sait. Tous les autres. *Chacun sait*, chacun apporte au savoir sa parcelle incomparable. Si bien que seule l'humanité entière peut porter le savoir, tous les savoirs, tout le savoir" (p. 90).

Autrement dit, il faut inventer un nouveau système au sein duquel chacun puisse valoriser ses savoirs, en acquérir d'autres de manière autonome, échanger aussi dans des "communautés de connaissances et d'apprentissage mutuel".

Le nouveau système que proposent Lévy et Authier repose essentiellement sur trois concepts: les arbres de connaissances, les blasons et les brevets. Les brevets, auxquels correspondent des savoirs et savoir-faire (y compris les "savoirs de vie" qui ne sont généralement pas reconnus par des diplômes), sont attribués aux individus qui souhaitent les obtenir, après passation d'une épreuve définie par les spécialistes du domaine. Tous les brevets disponibles au sein d'une communauté (école, région, entreprise...; il est différentes communautés de connaissances possibles) sont représentés, au moyen d'icônes, dans un arbre de connaissance dont la structure, constamment changeante en fonction des tendances cognitives de la communauté, dépend de l'ordre chronologique dans lequel les individus obtiennent leurs brevets. "Ainsi et très grossièrement, les savoirs de base seront dans le «tronc», les savoirs très spécialisés de fin de cursus formeront

les «feuilles», les «branches» réuniront les brevets presque toujours associés dans certains blasons, etc.” (p. 102). Dès lors qu’ils appartiennent à une communauté de savoir, les individus disposent chacun d’un «blason», sorte de représentation graphique, inscrite sur une «carte à puce», des savoirs et savoir-faire obtenus. Comme les arbres de connaissances, les blasons sont évolutifs. Si les individus dépendent de l’arbre pour la constitution de leurs blasons, l’arbre, comme structure, dépend de la composition des comportements individuels. L’ensemble est auto-organisé. “Les arbres de connaissances sont fondés sur des principes d’auto-organisation, de démocratie et de libre-échange dans le rapport au savoir. En abandonnant une conception féodale des connaissances organisées en disciplines, dominées par de grands concepts, ils déploient un espace du savoir produit par tous, coextensif à la vie des collectivités humaines, sans murs ni fossés incontournables. La diversité des compétences et des ressources cognitives de n’importe quelle communauté peut alors être rendue visible. Un espace de communication et de négociation entre tous les auteurs impliqués par les rapports au savoir est institué” (p. 119).

Sur les plans pédagogique et argumentatif, l’ouvrage de Lévy et Authier est remarquablement construit. Supposant le système réalisé en différents lieux (école, entreprise, quartiers en difficulté, régions en difficulté, tiers-monde), les auteurs, au moyen de courtes fictions (dialogues, reportages, etc.), entreprennent tout d’abord d’illustrer tous les avantages du système. Particulièrement intéressantes sont les histoires montrant comment les exclus de nos institutions d’enseignement ou les habitants du tiers-monde pourraient tirer parti des arbres de connaissances pour positiver leurs compétences. Vers la fin de l’ouvrage, après avoir décrit en détail le système proposé, les auteurs discutent quelques unes des grandes questions (ou objections) que le système suscite: “Quel rapport au savoir?, Quelle économie de la connaissance? Les arbres de connaissances sont-ils totalitaires?”.

Le grand intérêt de cet ouvrage vient de ce qu’il donne une forme concrète (imaginaire et futuriste mais concrète) à tout un imaginaire théorique tournant autour des notions d’autonomie, d’auto-organisation, convivialité, identité. On sent du reste les influences de Illich, Deleuze et Guattari, M. Serres (auteur de la préface).

Opposé au système scolaire que nous connaissons, le système des arbres de connaissances offre une base des plus stimulantes pour la réflexion sur les modes de communication des savoirs et toutes leurs dimensions: politique, économique, sociale, psychologique...

Jean-Pierre MEUNIER

Daniel BOUGNOUX, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, collection Textes Essentiels, 1993, 809 pages.

Dans cet ouvrage, Daniel Bougnoux poursuit un projet qui sous-tend ses publications précédentes: contribuer à la naissance d'une interdiscipline ayant pour centre l'information et la communication. Il tente de dépasser l'antagonisme, dénoncé par Umberto Eco, qui oppose les dénonciateurs des méfaits de la communication aux prophètes de beaux jours qui annoncent l'avènement d'une harmonie communicationnelle enfin (re)trouvée.

Comment dépasser cet antagonisme? Bougnoux propose au lecteur d'étudier dans les "textes essentiels" la manière dont la communication "vient à la raison". Dans un ouvrage précédent, *la Communication par la Bande*, Daniel Bougnoux s'est fait pédagogue en enseignant les théories de la communication en se référant, pour les besoins de l'exposé, à la bande dessinée. A présent, il conduit le lecteur dans une bibliothèque imaginaire où seraient rassemblés quatre-vingt-cinq ouvrages (un par auteur) regroupés en six disciplines: les cinq premières, la sémiologie, la pragmatique, la psychanalyse, la cybernétique, la médiologie, sont rattachées à la sixième comme à un tronc commun: la philosophie. Et c'est bien la philosophie qui organise la question centrale de l'ouvrage. Elle pourrait se formuler de deux façons: la première sur le mode académique: *qu'est-ce que la communication?* et la seconde sur le mode humain, tout simplement: *qu'est-ce qui se passe aujourd'hui entre nous?*

La constitution du recueil de textes obéit à deux options. La première consiste à exclure les ouvrages opératoires dans le genre "comment bien communiquer?". La seconde, à ne pas se limiter à des auteurs spécifiquement "communicationnels" ou contemporains. De cette vaste sélection surgissent ainsi, à côté de Saussure, Jakobson, Barthes, Metz, Austin, etc., Platon, Proust, Cicéron, Pascal, Arthur Koestler, saint Paul et Grégoire le Grand.

Mais l'ouvrage n'est pas uniquement une collection de textes. C'est aussi, entre les visites aux auteurs, un itinéraire organisé et commenté. Un cours, au fond. Et le fil rouge que Daniel Bougnoux tend pour marquer le chemin est en lui-même un texte original dans lequel le guide propose une interprétation du processus lent, hésitant et peut-être désespéré par lequel des hommes cherchent à partager leur idée de la communication. Personnellement, j'y vois comme un manifeste discret (en forme de reconnaissance) en faveur d'une communication essentielle, multiple, irréductible et reliante. En ce sens, l'itinéraire est aux antipodes d'une image bien actuelle de la communication ponctuelle, fonctionnelle, puissante et performante. Le postulat est que les signes ont bien une puissance, mais qu'il reste toujours à la découvrir, à comprendre ses enjeux et à choisir prudemment son usage.

Cet itinéraire est aussi la trace d'une vie de recherche, dans laquelle beaucoup de chercheurs reconnaîtront la leur. Ceux qui, depuis quelques dizaines d'années, tendent eux aussi des fils rouges entre des lectures, des

rencontres, des expériences, des engagements à première vue disparates. Ces terrains, apparemment vagues, arpentés souvent au fil de l'intuition, voire du hasard, offrent parfois, avec un certain recul, le contour d'une interdiscipline.

Il est douteux que *Sciences de l'information et de la communication* puisse être considéré comme un ouvrage introductif de départ. Il me semble plutôt utile en trois circonstances. En pédagogie de la communication, il offre aux étudiants un ensemble de textes de base auxquels se réfèrent de nombreux cours de communication. En second lieu, il aidera les spécialistes de domaine tels que l'économie, le droit, la médecine, les sciences dites dures, l'ingénierie... à approcher la communication dans sa complexité, à partir d'entrées multiples dont certaines touchent inévitablement leur discipline. Enfin, le livre de Daniel Bougnoux invite le spécialiste de la communication à faire le point sur son parcours en relisant aujourd'hui des textes déjà étudiés et en découvrant, organisés par un propos original, des textes qu'il pensait connaître.

Cette anthologie n'est pas la première touchant à la communication, mais elle est probablement la plus centrée sur la communication. Annonce-t-elle la fin d'une certaine pérégrination hasardeuse, si essentielle durant les années de préfiguration de l'interdiscipline communicationnelle? Espérons que non. En tout cas, la pertinence du commentaire et l'éclectisme du choix des textes de *Sciences de l'information et de la communication* ne risquent certainement pas de cristalliser la pensée des auteurs et des lecteurs.

Thierry DE SMEDT

Eric CLEMENS, *La fiction et l'apparaître*, coll. Bibliothèque du Collège international de philosophie, Paris, Ed. Albin Michel, 1993, 282 pages.

Pour son second ouvrage philosophique, Eric Clemens est accueilli par la très enviée collection de la "Bibliothèque du Collège international de philosophie". S'inscrivant dans la tradition d'exploration des liens entre littérature et philosophie, "La fiction et l'apparaître" propose une phénoménologie de la fiction dans laquelle le sujet cherche à donner figure au monde de la vie. Eric Clemens fait de la langue l'élément de recherche d'un sens pour le monde: "Le rapport au monde, à l'ouverture, de l'être-ouvert que nous sommes tient ensemble dans la différence du dire et de l'apparaître et ne peut que s'inscrire en la déniaut ou non, dans le monde. La différence phénoménologique nous ouvre au monde et à nous-même dans le monde et doit être maintenue pour maintenir cette ouverture. Cependant, cette maintenance est à notre charge, à la charge de nos actions dans le monde et d'abord de nos langues et de nos langages qui disposent tout rapport au monde, jusqu'au plus sensible" (p. 254).

Pour Clemens, la fiction est façonnement par un langage. Elle peut être technique, musicale, picturale, dansante... En un sens plus précis, il revendique la fiction littéraire comme creuset de toutes les fictions: "La formation de la fiction met en jeu la figuration, le rythme et la narration" (p. 234). Ce façonnement de notre rapport au monde trouve à la fois son origine, sa raison d'être et ses limites dans l'Impossible: "La fiction sait qu'elle n'est pas la réalité, la croyance ou le savoir dits du réel, ou notre monde, tout simplement, donné dans son arrangement psycho-social, idéo-logique. Car la réalité est un imaginaire encodé du présentifié, une représentation du monde.(...) la fiction cherche le réel qu'elle sait ne pas savoir dire, dont elle sait le non-savoir. Elle cherche à dire le non-savoir du réel sans l'effacer dans un dit" (p. 229). En ceci, l'approche narratologique de "La fiction et l'apparaître" est loin d'être sans rapport avec celle développée par Ricœur dans "Temps et récit", même si Clemens s'en défend en reprochant à l'identité narrative le refus d'affronter la complexité, l'opacité du monde. Ce procès, il l'étend à la communication: "L'inflation de la «communication» n'a guère été freinée par les «progrès» de l'informatique et des «mass media». Seuls les arts –quand ils ne cèdent pas à l'atmosphère de restauration après s'être exténués dans la surenchère novatrice– échappent à cette réduction de leur langage à l'usage utilitaire. (...) Il ne s'agit évidemment pas de rejeter comme aberrantes pareilles déterminations. Mais il convient d'en faire des questions parce qu'elles se heurtent à l'échec de la communication, au défaut de la représentation, à la confusion du sens, bref à la non-transparence qui constitue tout autant notre «expérience commune» de la langue! Que celle-ci obéisse au sens commun, qu'elle s'idéologise dans l'usage, quoi de plus banal? Mais que pareil processus de réduction reste inaperçu, alors qu'il n'est qu'une conséquence de la situation originairement irréductible du langage, qu'il devienne cette «idéologie invisible» où Claude Lefort voyait naguère culminer notre illusion de savoir par l'information et notre illusion de dialogue par la communication de masse, voilà l'inacceptable. Et si le règne des sciences humaines accentue la «croyance généralisée en l'auto-intelligibilité du réel et en l'auto-intelligibilité de l'homme», comment refuser de porter à la racine de ces croyances et de ces illusions, fussent-elles inéluctables (ce qui aussi mérite question), l'interrogation philosophique?" (p. 25 et suiv.).

A l'inverse de Ricœur, la démarche de Clemens s'inspire de la déconstruction: "La genèse d'une fiction n'obéit pas à des déterminations ponctuelles, des causes géographiques, biologiques, socio-économiques, culturelles ou psychiques et linguistiques. Certes, le territoire de la fiction fait fonds de tous ces éléments: mais la fiction dispose de ceux-ci à sa guise, elle en fait des repères et des frontières qui du même coup peuvent être abolis. La fiction apparaît dès lors comme destruction et création, par là mise en jeu redoublée de la langue..." (p. 147). C'est pourtant dans ces ponts que jette Clemens, notamment par tout le travail de rapprochement de la réalité et du récit littéraire par le biais de la notion de "fiction" que cet ouvrage nous semble riche de perspectives, notamment en matière de narratologie médiatique. Malgré la cohérence et la brillance de la démonstration, le lecteur pourrait pourtant se montrer agacé par un parti pris langagier ainsi que par

une tendance à la métaphorisation qui obscurcit parfois le propos. Mais l'introduction de Clemens ne s'intitule-t-elle pas "Éloge de l'ombre"?

Benoît GREVISSE

Geneviève-Dominique de SALINS, *Une introduction à l'ethnographie de la communication*, Paris, Didier, 1993, 224 pages.

Sous-titré "Pour la formation à l'enseignement du français langue étrangère", cet ouvrage donne, dès la couverture, une indication claire sur ses objectifs et sur le lieu où la réflexion est censée venir se nicher. Même si, de ce point de vue, le titre peut paraître trompeur et probablement quelque peu ambitieux, ce livre n'est pas sans intérêt dans la mesure où il propose, de façon synthétique et accessible, une tentative d'«exportation» didactique d'un certain nombre de concepts nés dans la grande mouvance de l'ethnographie (on peut toujours hésiter sur le terme: anthropologie, ethnologie, anthroposociologie...) de la communication vers le champ particulier de l'apprentissage des langues étrangères.

Geneviève-Dominique de Salins fonde son travail, entre autres, sur deux postulats que l'on pourrait presque qualifier de volontaristes: la nécessité du relativisme et l'existence d'une grammaire extra-linguistique englobante. D'une part, elle écrit: "La première étape que permet de franchir l'ethnographie de la communication est l'acceptation d'un certain relativisme et la nécessité de la modalisation linguistique à donner à toute information" (p.21) et d'autre part, elle soutient, citant Edward Sapir, que "les visions du monde diffèrent selon les langues et les cultures, mais, cela, le commun des mortels n'en a qu'un savoir intuitif. Nous vivons selon les modèles dont nous ignorons les mécanismes" (p.35).

L'ouvrage repose, quant à lui, sur une double logique. Il s'agit d'abord de poser des jalons théoriques et notionnels, ensuite d'en déduire des possibilités d'application, ce que l'auteur appelle des "activités pédagogiques". Au fil des pages et des chapitres vont alors apparaître un certain nombre d'auteurs et de concepts que l'auteur présente, situe et explore avec plus ou moins de profondeur. Après avoir balisé les intentions du présent ouvrage, l'auteur s'arrête aux inventeurs du terme même d'"ethnographie de la communication", Dell Hymes (chap. 3: méthodologies pour l'ethnographie de la communication) et John Gumperz (chap. 4: l'interethnicité), à G. Bateson (chap. 5: la communication sociale comme matrice sociale de la vie moderne), à P. Watzlawick (chap. 6: des éléments axiomatiques propres à la communication), à E. Hall (chap. 7: des degrés dans la communication), assez longuement à Erving Goffman et à quelques autres comme H.P. Grice.

Ce parcours sélectif quant aux auteurs et aux concepts évoqués (mais il ne peut pas en être autrement) nous paraît receler deux qualités majeures et couvrir deux dangers potentiellement actifs.

D'abord les qualités. Cet ouvrage insiste, de façon claire et argumentée, sur l'importance des questions liées aux phénomènes d'intercompréhension et de la prise en compte des effets constitutifs de la contextualisation. Ensuite, il s'inscrit explicitement dans une perspective de constitution interdisciplinaire où les analyses centrées sur l'étude des formes se trouvent mise en connexion avec les approches fonctionnalistes et symboliques.

Par ailleurs c'est, en partie, cette dernière qualité programmatique et paradigmatique qui peut devenir un véritable danger dans la mesure où l'auteur semble fixer des cadres et des repères presque intangibles là où il y a essentiellement dynamique, incertitude, confrontation, influence réciproque. En effet, faire advenir a posteriori un "courant", une (inter)discipline nommée l'ethnographie de la communication semble quelque peu problématique quand on sait combien tout cela tient plus du mouvement où les choses s'entrechoquent, cheminent ensemble, éclatent... tout en participant bien sûr à la mise en évidence d'un certain nombre de choix et d'orientations. Il y a donc une forme de clôture qui opère sur un champ interactif mais non homogène et qui peut, de la sorte, amputer partiellement la «vague ethnographique» de sa tendance constitutive à l'ouverture, à la diversité et à l'entrecroisement. Ajoutons enfin que le souci omniprésent d'instrumentalisation qui traverse le livre, ce que l'auteur appelle la "valeur pratique de l'ethnographie de la communication", peut paraître non seulement gênant mais aussi dénaturant quand il semble agir à la façon d'un corps de recettes qui appellerait plus à une certaine forme de nécessaire connaissance holistique (impossible!) dépassant le strict aspect linguistique qu'à une attitude fondamentale compréhensive et ouverte aux questionnements multiples et surgissants.

Au-delà de ces critiques, cet ouvrage marque un pas intéressant dans les tentatives de réappropriation transdisciplinaire et offrira au lecteur venant d'un autre champ théorique (celui de la didactique des langues étrangères, plus précisément) ou peu sensibilisé aux recherches d'ethnologie de la communication des éléments-repères incitant à l'élargissement et à l'approfondissement réflexifs. S'attachant, in fine, à des problèmes de communication interculturelle, le livre invite à un dépassement des habitudes des "apprenants" et des "appreneurs", ce qui, en soi et à l'heure où nous vivons, est déjà un beau défi.

Gérard DERÈZE

Jean-Louis DUFAYS, *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Liège, Mardaga, coll. "Philosophie et langage", 1994, 376 pages.

Les théories de la réception ont renversé de manière radicale l'appréhension des textes, qu'elles se réfèrent à la sémiologie, à la psychanalyse ou même à la sociologie. Depuis les travaux de l'école allemande, avec Jauss ou Iser, les premières intuitions de Michel Charles ou les synthèses clarifiantes d'Umberto Eco, le regard sur le texte a changé, ce dont témoigne, significativement, l'abandon de ce terme trop marqué "texte", au profit du concept de "lecture".

Le premier mérite, et non le moindre, de l'essai de Dufays réside dans l'approche synthétique qu'il réalise de ces différentes écoles de la réception. Sans avoir la prétention de jouer à l'historien de ce courant d'analyse, ce théoricien rigoureux propose cependant une mise en perspective des différentes écoles de la réception, dont il dégage les présupposés fondateurs et les choix épistémologiques, en critiquant avec pertinence leurs conceptions parfois contraires du code, de l'isotopie, du colmatage textuel, du lecteur modèle ou du monde possible. Plutôt que d'un historien, c'est d'un géographe qu'il faut parler, qui a établi la carte d'un champ, encore mouvant, mais appelé à connaître une expansion probable. Dans ce chemin, encore à défricher, un guide aussi bien informé est précieux.

Mais le propos central de l'ouvrage ne réside pourtant pas dans ce travail de géographie, seulement destiné à poser la toile de fond sur laquelle une réflexion originale va se développer. Le fil conducteur du propos repose sur une réhabilitation du stéréotype. Jean Paulhan avait déjà tenté cette œuvre salutaire, suivi récemment par Ruth Amossy. Dufays suit cette voie, non pour des raisons esthétiques (quoique !), mais parce qu'il considère que l'acte de lecture est fondé sur la reconnaissance des codes et clichés qui organisent le texte dans ses différents niveaux, langagiers, narratifs, thématiques ou génériques.

Il effectue d'abord un important travail de classification des niveaux de stéréotypie, pour montrer ensuite comment ces différents stéréotypes organisent la construction du sens et orientent même une évaluation de la valeur du texte. Pour lui, il n'y a pas de doute, le stéréotype constitue "un révélateur privilégié de plusieurs processus cognitifs essentiels" et "l'un des principaux instruments de la lecture". Sans le suivre aussi loin, malgré l'aspect convaincant de sa démonstration, on peut cependant convenir que la maîtrise des stéréotypes est l'un des enjeux principaux de l'élaboration d'une "lecture modèle", et reprendre son slogan : "Lire, c'est avant tout manipuler des stéréotypes".

L'ouvrage, dense mais très clair, propose une analyse exhaustive de la question, en n'abordant pas, ce que l'auteur lui-même regrette, la question de la stéréotypie dans le discours iconique. Il y a donc encore des voies à explo-

rer par les chercheurs souhaitant s'inspirer de cet essai désormais "incontournable", pour reprendre un lieu commun dans l'air du temps.

Marc LITS

Vincent JOUVE, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, P.U.F., coll. "Écriture", 1992, 272 pages.

Le personnage a été longtemps le grand refoulé des études narratives, après l'anathème lancé contre lui par les créateurs du "nouveau roman" et les réductions actantielles des théoriciens du courant structuraliste. Certes, Propp et Greimas en faisaient un des éléments structurants de l'organisation narrative, mais en le réduisant à son rôle fonctionnel, et lorsque Hamon s'y intéressa longuement, c'était aussi sous l'aspect d'organisateur textuel désincarné. Le développement actuel des théories de la réception et l'importance nouvelle accordée au rôle du lecteur allaient permettre le retour en force du personnage, désormais considéré comme l'un des lieux majeurs de l'ancrage de l'acte de lecture. Il fallait trouver un interlocuteur au lecteur, et ce fut le personnage.

Certains chercheurs avaient ouvert la voie du retour, tels Yves Reuter, Pierre Glaudes ou Michel Picard, dont Jouve s'inspire abondamment. Celui-ci entend revisiter dans son essai les rapports entre personne et personnage, restreignant ce dernier à un "sujet cognitif, c'est-à-dire doté d'une conscience". Fortement imprégné des théories de la réception, il analyse le rapport du lecteur au personnage selon une triple perspective, fondée sur la perception, la réception et l'implication. La perception fait la part belle aux questions de représentation, situant l'appréhension du personnage dans un jeu d'équilibre entre mythe, représentation et réalité. La partie consacrée à la réception discute finement l'hypothèse de Picard sur la distinction entre liseur, lu et lectant, en proposant d'améliorer le modèle par une meilleure définition du "lu", subdivisé en un "lu" passif, "permettant de vivre par procuration certaines situations fantasmatiques" et un "lisant" participant activement au monde de la lecture. On le voit, l'hypothèse, ici, doit beaucoup aux concepts de la psychanalyse, ce qu'indiquait déjà le titre de l'ouvrage. Enfin, la dernière partie, centrée sur l'implication, utilise abondamment les notions de projection ou d'imitation pour s'interroger sur les effets de persuasion, de séduction et de tentation induits auprès du lecteur.

Ce volume, aussi stimulant que rigoureux, est significatif de la nouvelle prise en compte du lecteur dans l'analyse du texte. Il marque en ce sens une date dans l'analyse du personnage. Il faudrait désormais que les spécialistes de la communication le prolongent, dans la mesure où tous ses exemples sont choisis dans la fiction littéraire, afin de vérifier si les personnages réels qui sont présentés dans les médias, et qui sont essentiellement perçus comme

êtres de papier ou d'image par le public, peuvent être analysés de la même manière. Mais cela ouvre un autre débat !

Marc LITS

Michel MAFFESOLI, *La contemplation du monde. Figures du style communautaire*, Paris, Grasset, 1993, 235 pages.

Comme on contemple une icône, Michel Maffesoli contemple le monde qui lui semble gouverné par l'image. Il découvre une postmodernité kaléidoscopique où Dionysos "le dieu «aux cent visages», le dieu de la versatilité, du jeu, du tragique et de la déperdition de soi (...)" (p. 110) destitue Apollon, le dieu céleste, lumineux et rationnel de la modernité.

Dans un remarquable décryptage de la société contemporaine, Maffesoli poursuit l'approfondissement de thèmes qui lui sont chers et qu'il abordait déjà dans un ouvrage précédent (*Au creux des apparences. Pour une éthique de l'esthétique*, Paris, Plon, 1990): retour du localisme et de la tribalité par le biais de l'émotion collective éprouvée à travers l'image... Il dépeint une société postmoderne où le vécu quotidien, les microrécits, les vérités provisoires, les petites idoles remplacent les grands systèmes idéologiques, les mégarécits, les vérités immuables et les monstres sacrés. Des micro-communautés succèdent aux foules solitaires de la modernité et se donnent une langue commune que Maffesoli appelle *style du quotidien* traversé par l'aléatoire caractéristique de l'émotion postmoderne. "Celle-ci peut porter sur tel objet, puis sur tel autre, elle peut vibrer pour telle idée, puis pour une autre toute opposée, elle peut s'enflammer pour tel héros, gourou, star politique, musicale ou sportive, et l'abandonner sans autre forme de procès" (p. 94-95).

Empruntant à Gilbert Durand la notion de «monde imaginal», Maffesoli montre aussi l'irrésistible attrait de la société contemporaine pour l'image qui relève plus de l'ordre de la perception, de la participation et de l'«être ensemble» que de la représentation du monde. La société vivrait aujourd'hui un retour du balancier. L'individualisme, la technique et la raison instrumentale qui «enchantaient» la modernité saturent la société postmoderne. D'où un inévitable ressourcement aux grandes imageries éternelles. Le mythe, l'image, l'imaginaire et le symbolique reviennent au galop, notamment sur le terrain télévisuel, véritable «mana» ou encore sorte de feu autour duquel se «réchauffent» les tribus postmodernes. La formation des mythes suit le procédé que Maffesoli reprend à Gianni Vattimo et que celui-ci propose de traduire par «reprise-acceptation-distorsion». "Reprise d'éléments archaïques (archétypes, mythes immémoriaux), acceptation de ce qui est (apparence, phénomène, relativisme), distorsion de ces éléments archaïques rentrant en mouvement spiralesque qui les dynamise, leur donne un sens actuel" (p. 151-152). C'est le signe qu'une société n'est jamais totalement tributaire des

imageries du passé. Elle reprend mais recrée ou actualise des représentations de la réalité.

A la lecture de cet ouvrage, on peut cependant s'interroger quant à la pertinence d'un clivage modernité-postmodernité aussi simpliste : Maffesoli oppose une modernité rationnelle et individualiste à une postmodernité imaginaire et collective et semble réduire la société postmoderne à un monde convivial où l'image peut remplir à elle seule un rôle de ciment social.

Caroline HUYNEN

Marie-Claude VETTRAINO-SOULARD, *Lire une image. Analyse de contenu iconique*, coll. "Communication", Paris, Armand Colin, 1993, 192 pages.

Cet ouvrage se présente comme une contribution à l'iconologie ou à l'étude des mécanismes qui, au sein d'une image, sont producteurs de sens. A partir de l'étude d'une image –une publicité réalisée pour les cigarettes Benson et Hedges en Grande Bretagne– l'auteur propose une méthode d'analyse des mécanismes signifiants de l'image. L'intérêt de l'ouvrage réside plutôt dans la méthode proposée que dans l'analyse de la publicité elle-même. Dans cette perspective, la partie consacrée aux analyses dénotative et connotative nous semble d'ailleurs la moins convaincante.

L'originalité de l'ouvrage est double. D'une part, l'auteur fonde son approche sur une analyse formelle et graphique inspirée des travaux de Mante sur la composition en photographie. D'autre part, il propose une analyse quantitative et expérimentale, donc très différente des analyses sémiologiques classiques, de nature interprétative et herméneutique. L'auteur a interrogé 240 personnes –un échantillon anglais et un autre français– et leur lecture de l'image a été systématisée de façon à déterminer plusieurs coefficients: coefficient de prégnance des zones de regard, coefficient de relation entre l'apparition des objets vus dans une image et la fréquence d'énumération de ces mêmes objets, etc.

L'auteur a posé à ses sujets une question simple: "Que pouvez-vous voir dans cette image?" et a travaillé sur la réponse verbale des informateurs pour constituer son corpus et délimiter les unités iconiques significatives. La méthode cependant suscite une série de questions: peut-on considérer ces unités obtenues par le découpage linguistique de la verbalisation de l'image comme un reflet pertinent des unités iconiques? L'ordre d'apparition des objets dans la verbalisation est-il réellement caractéristique de la focalisation oculaire des sujets lors de leur lecture de l'image? A l'une et l'autre de ces questions, nous serions tenté de répondre non. Mais, si l'on admet que l'on travaille sur une verbalisation de l'image et donc sur l'expression de la focalisation cognitive du sujet, la démarche demeure intéressante. Et c'est là, pour nous, que réside l'intérêt de l'ouvrage: rompre la tradition interprétative qui, dans le domaine de la sémiologie de l'image, a longtemps semblé la

seule voie et dépasser l'approche phénoménologique pour introduire une dimension expérimentale.

Daniel PERAYA